

1

Le Cannibale

Quand Martin entra dans la boîte de nuit, son regard croisa celui de John qui tenait la main d'Aïcha par-dessus le comptoir. Tous les soirs, il passait de longues heures dans cette position inconfortable. Ce jeune couple se déclarait ainsi l'amour éternel qu'il aurait beaucoup de mal à vivre, tellement tout les séparait. De temps à autre, elle lui lâchait la main, pour servir un client, puis lui revenait admirative et soumise. John était ravi de cette spontanéité attachante qu'il savait sincère. L'Américain, seul représentant local de cette fière nation à fréquenter ce lieu de perdition, montrait combien les choses du cœur peuvent échapper à la raison, sans aucune exception.

L'ambiance des fins de nuit pleines de langueur régnait au « Cannibale ». Des banquettes élimées de velours lie de vin, les couples formés observaient les nouveaux arrivants. On sirotait la bière locale ou les délicieux cocktails préparés par Aïcha avec beaucoup de doigté et d'imagination. Le « Pitstop » était le favori des derniers clients (liqueur de banane, malibu, soho, jus d'orange) qu'elle servait dans un grand verre tulipe avec de la glace pilée. Martin ne resta pas seul plus de deux secondes.

— Tu me plais, beau gosse ! viens ! Arrivant par derrière, une belle bantoue aux yeux presque bridés lui prit la taille et l'invita à s'asseoir près de la piste de danse. Elle portait un justaucorps bleu en filet ajouré qui ne cachait rien de son superbe physique. Elle esquissa un sourire engageant qui montrait son assurance et dévoilait un brin de fantaisie. Martin y fut sensible.

— Que boiras-tu ? lui dit-il assez fort pour couvrir la musique qui donnait toute sa puissance dans un « *Oh ! happy day* » syncopé.

— Un whisky-coca ! La fille n'en demandait pas plus. Elle se serra plus près encore pour marquer sa satisfaction d'avoir enfin trouvé un client sérieux. Après de longues heures dans la brousse à traquer l'éléphant et le rhinocéros pour les caméras des touristes, Martin avait besoin d'une pause réparatrice. Terminer la soirée avec cette jolie fille ne lui déplaisait pas, il la trouvait plutôt sympathique.

— Faisons les présentations, c'est quoi ton nom ? réussit-il à placer, alors qu'elle précisait les manœuvres d'approche.

— Rose, mais appelle-moi Rosy. Elle sourit de toutes les dents. Martin remarqua qu'elle portait un appareil dentaire correcteur peu en rapport avec son statut d'entraîneuse. Encore une occasionnelle ! pensa-t-il. Il ne voulait pas se poser plus de questions. Il l'entraîna sur la piste de danse et entama un slow torride. Patrick, le disc-jockey, venait de mettre « *One more night* », auquel Martin ne résistait pas. L'éclairage, baissé pour l'occasion, libéra un peu plus leur relation d'un soir. La fille avait un sens du rythme remarquable. Légère, elle l'entraînait en le laissant croire qu'il guidait la danse. Ses proportions harmonieuses oscillaient doucement au bout des doigts de Martin ; il appréciait ce moment de paix et d'harmonie. Voilà un repos du guerrier bien mérité, pensa-t-il, en l'enlaçant doucement.

— Regarde ton copain avec Rosy ! Aïcha fit remarquer à John les deux danseurs qui s'étaient rapprochés l'un de l'autre.

— Tu la connais ? demanda John.

— C'est ma meilleure amie. Elle rentre d'Italie où elle avait suivi un chirurgien-dentiste dont elle s'était entichée. Ils viennent de rompre, après quelques mois de relations passionnées et houleuses. La rupture était prévisible, car les femmes d'ici n'aiment pas se sentir prisonnière d'un système ou d'une famille. Ce n'est pas la même vie là-bas. Elle n'a pas tenu très longtemps. Il y a la famille, les

principes, et il faut passer l'aspirateur aux ordres de « la Mamma ». C'est trop de changement pour une princesse habituée à plus d'égards et surtout à commander. Ici on s'occupe d'elle, on la coiffe, et ce sont des garçons qui entretiennent et gardent la maison.

— Ils se fréquentent parfois ?

— Cela n'arrive jamais, ce sont des miséreux pour elle et des serviteurs asexués sur lesquels elle a tous les droits.

— A conditions qu'elle ramène ce qu'il faut pour faire bouillir la marmite !

— Ça va de soi !

— Ça ne peut pas durer toujours, cette vie là ?

— L'espérance de vie des filles est de trente ans environ, en raison des sales maladies qui finissent par les rattraper.

— Elles n'ont donc pas de grand plan de vie !

— Pas du tout, elles vivent au jour le jour, sans trop chercher à savoir de quoi demain sera fait. Le plus souvent, elles habitent en petits groupe de trois ou quatre où les plus anciennes maternent les plus jeunes, à la vie à la mort !

— Rose a cette vie là ?

— Non, elle est seule et n'est pas dans la précarité. Son ancien copain Luigi continue à l'aider, en envoyant un chèque chaque mois. Elle a donc un niveau de vie supérieur aux autres, ce qui attise les jalousies.

— Elle pourrait arrêter ou faire autre chose ?

— Elle pourrait, mais ne le souhaite pas vraiment. Elle aime cette ambiance festive, c'est son monde, elle pense y trouver l'être unique qui saura la combler.

— Elles ont toutes ce rêve ?

— Non heureusement, certaines l'ont déjà réalisé ! Les yeux d'Aïcha brillèrent plus fort.

Avec Aïcha, John découvrait un monde nouveau. Il l'écoutait, pendant des heures, raconter les petits et les grands secrets des gens qui le fascinaient. Après quelque

temps passé sur place, il était tombé sous le charme de cette Afrique qui l'avait toujours attiré. Il l'avait imaginée dans ses lectures de gosse et d'après quelques photographies de mauvaise qualité, en noir et blanc, que lui avait envoyées sa tante installée au Zimbabwe. La réalité avait dépassé le rêve.

Il y a deux ans, il avait débarqué, ses diplômes de pilote en poche, avec l'ambition de trouver une place dans l'une des petites compagnies aériennes. Après quelques mois difficiles, il avait trouvé chez Bob, le pilote le plus moustachu de la région, au sens propre comme au sens figuré (c'est un as). Bob voulait se retirer prochainement, et avait vu en John un possible repreneur de son affaire. Il lui avait donc déroulé le tapis rouge en l'introduisant dans le monde très fermé des pilotes de brousse. Il n'était pas si facile de s'y faire une place. John avait su s'imposer petit à petit. C'était un excellent professionnel, et il savait « mettre les pouces » quand il le fallait et flatter l'ego, parfois démesuré, des plus anciens du métier qui tenaient le haut du pavé. Ce travail lui plaisait beaucoup. Il pilotait les vieux DC3 retapés qui finissaient leur carrière là, avant de rejoindre l'immense parc des épaves où l'on n'hésitait pas à venir chercher quelques pièces manquantes quand il le fallait. Rien ne rouillait, dans cette nature où l'air est si sec. Cela participait grandement à la conservation du parc à ferrailles.

John avait toujours voulu piloter cet appareil au passé glorieux, et toujours si vaillant. La robustesse et la rusticité de cet avion de légende étaient appréciées dans cette région. Il faisait merveille, autant sur les pistes en latérites, souvent défoncées, qu'aux mains de vieux pilotes qui ne valaient parfois guère mieux. Ces gentlemen de l'air compensaient leurs insuffisances de comportement par une très grande expérience. Ils « assuraient » donc en toute circonstance, comme ils aimaient à le répéter.

Tous les matins, la meute bourdonnante des avions emmenait les touristes dans les réserves animalières, à l'autre bout du pays. Les clients de Martin embarquaient pour ces vols, à la découverte d'une faune sauvage si facilement accessible de cette manière.

John et Martin s'étaient rencontrés lors d'un vol. Ils avaient sympathisé à l'une des escales en déchargeant les sacs de voyage et les colis. Tout le monde était mis à contribution pour cette tâche ingrate, l'équipage et les passagers. Dans le petit monde des agences de safaris, où les rivalités étaient fortes pour attirer le client, ils avaient décidé de faire équipe. Ils avaient le même âge, les mêmes intérêts, et une réelle sympathie l'un pour l'autre.

Aïcha lâcha la main de John, au moment où Martin et Rose quittaient la piste de danse.

— Salut la compagnie, c'est OK ? lança Martin s'étonnant qu'il se sépare si facilement de la jolie barmaid. John s'approcha pour lui rendre son salut.

— Ça va bien, je t'offre quelque chose ? il faut que je te parle ! John avait un fort accent texan mais faisait l'effort de se faire comprendre. Il acceptait de parler lentement, ce qui était exceptionnel pour un « Amerloc ». Ils s'installèrent dans un coin de la salle légèrement surélevé par rapport au bar. De là, John pouvait continuer à surveiller Aïcha, car il était jaloux comme un pou. Rosy vint près d'eux puis, à la demande de Martin, rejoignit un groupe de filles un peu plus loin.

— On se retrouve tout à l'heure, dit Martin, qui décidément lui trouvait beaucoup de « peps ». John prit un air sérieux, et fit signe de deux doigts à Aïcha pour commander deux grandes bières. La bière de cet endroit était probablement l'une des meilleures du monde. Elle était servie dans des grandes bouteilles d'un demi-litre. Les deux compères l'avalèrent sans problèmes, surtout quand ils parlaient boulot. Sur le ton de la confiance et baissant légèrement la voix, ce qui n'était pas utile à l'endroit où ils se trouvaient, John entra dans le vif du sujet.

— Le professeur Michel Bonnet débarque bientôt avec son équipe. Il vient poursuivre ses explorations paléontologiques dans le nord du pays.

— Qu'est-ce qu'il cherche, exactement, ce Bonnet, dans le désert ?

— Le début du début de l'homme ! Il est en compétition avec d'autres scientifiques pour remonter le plus loin possible vers nos origines. Le docteur Leakey a trouvé Lucie au Kenya. Abel, son contemporain, a été trouvé au Tchad par le professeur Brunet, un Français. Il veut trouver l'ancêtre de Lucie et d'Abel.

— Quelqu'un de très, très vieux, quoi ! ou plutôt qui a vécu longtemps avant Lucie.

— Parlons concret ! cette expédition peut nous rapporter gros. Il faut que l'on obtienne son soutien général et, bien sûr, les différentes mises en place de personnels et de matériels. Si c'est comme la dernière fois, il y aura beaucoup d'allers et retours à assurer, entre ici et le lieu des fouilles.

L'année précédente, Bob et John avaient participé à la partie aérienne des transports. Cette année, ils voulaient obtenir également le reste du soutien pour Martin. Il était bien implanté pour trouver toutes les coopérations nécessaires. L'expédition devait durer trois mois environ. Une trentaine de personnes seraient en permanence sur le terrain.

— Je fournis les guides, les tentes, les voitures, le ravitaillement, le carburant. Tu fournis les avions pour les navettes, c'est un bon plan. Martin amorça un sourire de satisfaction, et une autre question lui vint :

— Tu l'as déjà contacté, ton professeur Bonnet ?

— Il arrive demain, j'ai rendez-vous à dix heures au « Safari hôtel ». On verra ce dont il a besoin. Pour les prix, on fait comme d'habitude ?

— Je te fais entièrement confiance ! Pourvu qu'il ne trouve pas trop vite ce qu'il cherche, qu'on ait le temps de lui vendre quelques babioles.

— Pour les boissons, l'eau s'il en veut, c'est le copain de Bob, Omar qui fournit.

— C'est aussi mon copain. En fait, c'est le copain de tout le monde puisqu'il a l'exclusivité sur toutes les marques. Alors, de toute manière, on passe par lui !

— Je le contacte si tu veux ?

— Oui, prends rendez-vous !

Les choses se présentaient bien. Il était rare de se trouver si vite en situation de faire de bonnes affaires. Martin termina lentement sa bière, en se demandant si le partage du marché et la répartition des retours étaient si équitables que le suggérait John. Pour le moment, il n'avait pas d'autres choix que de lui faire confiance. C'était un homme de parole qui ne l'avait jamais trahi, jusque là.

— On remet ça ? demanda Martin dont le regard alla droit vers Aïcha. Elle apporta deux bières très fraîches de plus.

Rose remarqua que les deux hommes avaient terminé leur conversation ; elle vint reprendre sa place à côté de Martin. John se leva en faisant un clin d'œil de convenance. Le verre à la main, il descendit près du comptoir, et reprit la main de sa dulcinée qui était de nouveau libre.

— On va danser, beau blond ! Rosy tira une fois encore Martin vers la piste de danse où les derniers couples vacillaient autant sous l'effet de la fatigue que de l'alcool.

— Il est tard, allons plutôt nous reposer, je t'invite à la maison. Rose accepta. Ils prirent la direction de la sortie. Dehors une nuit d'encre les enveloppa rapidement. Lorsque leurs pupilles s'habituerent à l'obscurité, ils découvrirent un ciel limpide paré d'un milliard d'étoiles.

— Ce soir on peut compter les étoiles, quelle netteté, quelle splendeur ! Martin aimait se sentir tout petit devant cette immensité stellaire qui lui rappelait sa modeste condition. Il marchait la tête tournée vers le ciel, comme pour interroger les astres, tandis que Rose lui tenait le bras pour guider ses pas.

— C'est très loin chez toi? demanda-t-elle, en trébuchant sur une vieille boîte de conserve.

— A deux ou trois minutes, si la voiture veut bien démarrer. A pied, c'est un peu plus long ! Sa vieille guimbarde, un pick-up à double cabine, daigna leur épargner quelques minutes de marche. Ils roulèrent doucement et stoppèrent, à quelques centaines de mètres de là, devant un superbe bungalow. Martin continua ses explications, tout en ouvrant la portière à Rose qui apprécia cette marque de galanterie.

— Ce matin, elle a faillit me laisser en plan à trois kilomètres de la ville. J'étais à la chasse à l'outarde près du grand marais, avec Paul. J'ai bien cru qu'on ne reviendrait jamais ! Il faut absolument que j'aille chez le garagiste. En général, j'attends toujours d'avoir un problème pour cela ; cette fois je vais anticiper !

— Les mecs, vous êtes tous pareils. Les voitures, les bagnoles, il n'y a que ça qui vous branche ! Jamais vous ne parlez d'autre chose que de vos foutus engins ?

— Je sens de la rébellion dans l'air ! nous allons rapidement arranger ça ! Martin lui fit faire le tour du bungalow. Ils entrèrent directement dans la chambre qui donnait de plein pied sur la terrasse, à l'arrière du bâtiment.

— Quel désordre ! veux-tu que je fasse un peu de ménage, chéri ? dit-elle sur un ton moqueur. Les vêtements de chasse et ceux de ville étaient dispersés dans un capharnaüm impressionnant. Quelques cartouches de huit roulèrent sous le lit, lorsqu'ils marchèrent.

— Une chatte n'y retrouverait pas ses petits ! Les mains sur les hanches, elle contemplait ce curieux spectacle. Elle fit mine de pousser du pied un survêtement jaune dégriffé, et se ravisa en adressant à Martin son plus beau sourire. Il ne répondit pas à cette légère provocation. Il écarta la moustiquaire du bout des doigts et s'empara de la fille comme un sauvage.

— Tu as vraiment l'art délicat de mettre fin à une

conversation ! dit-elle, surprise, avant de se montrer aussi sauvage que lui... Leurs ébats furent intenses et apaisants. Lorsque toutes les émotions furent maîtrisées, ils s'enroulèrent sous la moustiquaire, et s'endormirent du sommeil du juste.

2

Les préparatifs

La « Colonne Bonnet » arriva le lendemain à l'aéroport, en provenance de Bruxelles. Malgré l'heure très matinale, elle ne passa pas inaperçue.

Le comité d'accueil était constitué de quelques notables de la ville auxquels s'était joint le consul honoraire de Belgique. Il ne ratait jamais une occasion pour se mettre en valeur. L'arrivée, au centre de l'Afrique, d'un compatriote, brillant professeur de L'Université Libre de Bruxelles, méritait largement le déplacement.

En grand boubou bleu à parements argent, le docteur Aboubacar, professeur à l'université et Directeur du musée, était à la tête du groupe. Il remarqua à ses dépens les encombrants bagages des voyageurs, puisqu'il faillit recevoir sur les pieds une énorme valise métallique. Dans l'ivresse de l'instant, Arnaud, le fils du professeur Bonnet, qui participait à l'expédition, l'avait lâchée maladroitement.

Outre les quelques chercheurs anglo-saxons, qui donnent toujours du crédit à ce genre de mission, le plus remarquable de cette équipe était un jeune homme vêtu de façon très originale. Il portait un genre de combinaison de couleur grise, plutôt informe, et un foulard de soie rouge noué autour du cou. Il semblait arriver tout droit d'une autre planète où il devait piloter un mystérieux engin. Manifestement, il n'était pas fait du même moule que les autres membres de l'équipe. L'observant discrètement, derrière ses lunettes à verres légèrement fumés, le docteur Aboubacar eut un peu du mal à déterminer ses fonctions réelles... Certains membres du groupe étaient des habitués. Aboubacar reconnut Georges Williams, un Australien